

Toujours pince-sans-rire, Jérôme Leroy signe une dystopie politico-romantique, entre Jean-Patrick Manchette et « Baron noir »

Chaos au cœur de la République

NOIR

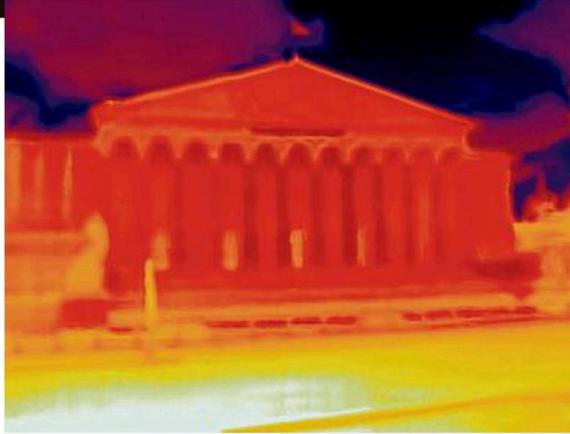
DENIS COSNARD

Il est président de la République, mais tout le monde l'appelle « le Dingue ». Quand l'histoire débute, le Dingue, bourré de médicaments et reclus à l'Élysée, vient d'annoncer une nouvelle dissolution. L'Assemblée est bloquée. Les 493 et les motions de censure s'enchaînent. « On en est à sept premiers ministres en un an. » Le pays est en vrac, les banlieues en feu. Le Bloc patriotique souffle sur les braises. C'est le moment où un député socialiste manque de se faire assassiner par un tueur mal renseigné, qui se trompe de villa et tue sept jeunes voisins en pleine soirée érotique. L'affaire Bonneval, qui va contribuer à la « chute de notre République », est en marche.

A quoi tient la réussite de *La Petite Fasciste*, ce drôle de roman signé Jérôme Leroy, à mi-chemin entre la série *Baron noir* et les livres de Jean-Patrick Manchette ? D'abord à cette légèreté, très légère, anticipation politique. Oui, ce pourrait être cela, la France de 2026. Dans cette dystopie délicieusement burlesque et horriblement crédible, l'Hexagone sombre dans le chaos, et les responsables politiques se révèlent si dépassés qu'ils en deviennent comiques. Le Dingue, bien sûr. Mais aussi sa machiavélique conseillère de l'ombre, surnommée « la Tarentule », une octogénaire aux faux airs de Marie-France Gaudru. Le patron des Insurgés, Machecourt, ne vaut guère mieux. Quant aux ultras du Bloc patriotique, ils se frottent les mains devant la décomposition accélérée. Seul le député Bonneval, rescapé de la tuerie, émerge un peu du cloaque. De quoi tour à tour rire, frémir et pleurer.

Deux courbes qui se croisent

La deuxième clé de cette réussite, c'est « la Petite Fasciste » elle-même, cette attachante et complexe Francesca Cromleyck dont Leroy dessine un portrait tout en finesse. Elle a écopé de son affectueux surnom à 5 ou 6 ans, pour ses exploits au stand de tir de son père, un mili-



L'Assemblée nationale, en mars 2020, pendant la pandémie de Covid-19, à Paris. ANTOINE D'AGATA/MAGNUM PHOTO

LA PETITE FASCISTE, de Jérôme Leroy, La Manufacture de livres, « La manuf », 192 p., 12,90 €, numérique 10 €. **Signaux, du même auteur, la parution en poche d'Un effondrement parfait, La Table ronde, « Vermillon », 160 p., 16 €.**

tant néopaien des Hauts-de-France. Devenue une intellectuelle, elle s'est éloignée de l'ultradroite raciste. D'autant qu'elle s'est éprise d'un ancien copain d'école, fils d'un docker kabyle et communiste. Une histoire tragique. Le roman pourrait d'ailleurs se résumer en deux courbes qui se croisent et se cognent : la progression tumultueuse de quelques amours improbables, la déliquescence du régime.

Le plaisir de lecture, enfin, trouve une source essentielle dans le ton pince-sans-rire de Jérôme Leroy. Son narrateur très présent observe le déroulement de son récit avec un détachement clinique digne de Manchette dans *Le Petit bleu de la côte ouest* (Gallimard, 1976), s'interroge sur sa propre identité, prend à partie le lecteur. Après avoir évoqué le temps où

« le Bloc, comme disait son frère, n'était pas encore un parti d'invertis socialistes », il ajoute avec malice : « Ce n'était pas sous cette forme qu'il parlait du Bloc patriotique. Nils, il employait des termes comme tarlozes gauchissimes mais le narrateur est bien conscient de la sensibilité de son époque, alors il va éviter, le réalisme de son histoire doit-il en souffrir. »

La Petite Fasciste est le premier volume de « La manuf », une collection de romans courts, en format semi-poche, de La Manufacture de livres. Jérôme Leroy s'est plié à la contrainte en rabotant son texte. Il en tire un brillantissime condensé de son savoir-faire, et de sa capacité à mêler les styles pour surprendre le lecteur. « Ça déconne sec dans l'empyre », s'exclame le narrateur, page 123. Un parfait résumé de l'œuvre de Leroy, ce communiste qui lance des avertissements contre la montée de l'extrême droite sans jamais perdre son humour. ■

SCIENCE-FICTION

BANDE DESSINÉE



Machines et compagnie

LA « VALLÉE DE L'ÉTRANGE » (en général plus connue sous son nom anglais d'« Uncanny Valley ») est une théorie du roboticien japonais Masahiro Mori, selon laquelle le degré d'empathie possible envers une créature artificielle varie en fonction de la perfection de sa ressemblance avec l'humain, et connaît une chute brutale lorsque cette similitude est à la fois forte et troublée par des dissonances notables. Théorie controversée depuis 1970, elle fournit un guide discret sur lequel s'appuie la romancière inconnue J. D. Kurtzess dans son troisième roman, aussi surprenant et scientifiquement solide que son livre précédent, *Aquariums* (L'Instant même, 2019), qui avait anticipé d'une manière saisissante la pandémie de Covid-19, transformant une expédition scientifique autarcique en paradoxale bulle protégée face au déchaînement viral.

Plutôt que de traiter frontalement la question de la conscience potentielle des objets dotés d'intelligence artificielle, elle procède ici en oblique, confrontant deux entrepreneurs de génie, une artiste plasticienne et un programmeur ayant développé ensemble un robot de compagnie à grand succès, à l'évolution largement imprévue de l'une de leurs créations. Cette dernière résiste à l'obsolescence relativement rapide qui devait être la sienne. Que les robots de compagnie en question jouent à la fois avec certaines failles de la « vallée de l'étrange » de Mori et soient par ailleurs souvent détournés en objets sexuels (« dérivés » dont l'entreprise a connaissance, mais sur lesquelles elle ferme les yeux) ouvre quelques abîmes supplémentaires au fil de ces 160 pages.

Avec ce roman conçu en boucles captivantes, au rythme paisible ou frénétique selon celui ou celle qui raconte, J. D. Kurtzess nous offre un regard rare et précieux sur ce qui pourrait advenir aujourd'hui ou bientôt dans nos rapports les plus personnels à la machine animée, présentant certains traits de conscience ou les imitant au mieux. ■

HUGUES ROBERT

► *La Vallée de l'étrange*, de J. D. Kurtzess, Dépayage, 162 p., 22 €.

L'influence à revers

INFLUENCEUSE BEAUTÉ EST UN BEAU MÉTIER – pensez : tester et recommander des mascaras et des eye-liners de marques partenaires à des centaines de milliers de followers qui vous adulent, il y a pire. L'envers du décor peut cependant s'avérer moins glorieux, comme le relate Lisa Blumen dans ce thriller psychologique centré autour d'une jeune vidéaste malmenée par son entourage et son époque. Les ennuis s'enchaînent pour Nina Makeup : sa caméra tombe en panne, un « stalker » la surveille en bas de chez elle, son agent lui met la pression, sa mère s'inquiète pour elle, ses fans rivalisent de bêtise... Un fossé béant s'est creusé entre la vie rêvée sur Internet et la vie réelle, celle où frelètent le sexisme ordinaire et la violence inhérente à l'accès à la célébrité. Lasse de se sentir « observée en permanence », Nina finit par s'imaginer traquée, tel un animal sauvage, dans le marigot des réseaux sociaux où plane la mainmise de l'industrie cosmétique. Des feutes à alcool de la dessinatrice s'épanche toute une gamme de roses délavés qui accentuent l'impression de faux-semblant. ■

FRÉDÉRIC POTET

► *Sangliers*, de Lisa Blumen, L'Employé du moi, 208 p., 25 €.



Extrait de « Sangliers », de Lisa Blumen, L'EMPLOYÉ DU MOI



Meurtre aux Marquises

QUI A BIEN PU MASSACRER PAIOTOKA O'CONNOR ? Cette jeune mère de famille est retrouvée dans une zone sauvage ignorée des touristes mais arpentée par les braconniers, les Terres rouges de l'île

de Nuku Hiva, aux Marquises. Est-ce un règlement de comptes ? Il faut dire qu'elle était un esprit libre, sans attaches, et une ardente défenseuse de Henua Enana, la « terre des hommes », le vrai nom de l'archipel. Pour démanteler l'affaire, Tepano Morel, un métis, débarque de Tahiti, secondé par la policière marquisienne Poerava Wong.

A la fois enquête policière et récit initiatique, *Henua* met en scène un héros qui renoue avec son histoire : à mesure de son enquête et de ses rencontres, Tepano redécouvre sa mère, une figure de l'archipel. Et il retisse le fil avec tout un pan des traditions et de la culture marquisiennes que la puissance coloniale a voulu anéantir.

Le lecteur plonge ainsi au cœur de la face sombre des paysages de carte postale. Chez Marin Ledun, les rivages de sable blanc sont quasi absents du récit. L'auteur se concentre sur les bas-fonds, les petites frappes, les colons corrompus, les prostituées. C'est bien un paradis perdu, au sens propre du terme, que le livre raconte. En filigrane se devine, comme toujours chez lui, un propos éminemment politique sur la métropole qui a abandonné ces confettis de l'ancien empire, après s'en être servi comme champ d'expérimentation, notamment pour les essais nucléaires, réalisés au large de ces îles, qui n'ont cessé qu'à la fin des années 1990. ■ ABEL MESTRE ► *Henua*, de Marin Ledun, Gallimard, « Série noire », 416 p., 19 €, numérique 14 €.

CINÉMA

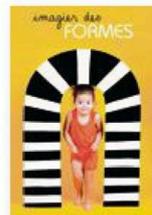
Vivre et laisser mourir



CE N'EST PAS UN MÉTIER, ni même un gagne-pain, plutôt un costume, endossé un peu par hasard et gardé longtemps sur le dos : pendant quatre décennies, Serge Toubiana s'est retrouvé « préposé aux morts du cinéma ». Journaliste aux *Cahiers du cinéma* puis directeur de la Cinémaèque française, c'est à lui, souvent, qu'est revenu d'« enterrer » en quelques pages acteurs, réalisateurs, scénaristes, critiques, producteurs, etc. « De quelle injonction intime cela procédait-il ? s'interroge-t-il. Était-ce par obligation ou devoir, ou bien y a-t-il pris un certain plaisir ? » La mort de Truffaut, le grand maître à filmer de

Toubiana, a déclenché le premier éloge, en 1984. Le dernier, consacré à David Lynch, remonte à janvier 2025. Entre les deux, près de 80 textes réunis dans ce livre. Ses portraits précis, très informés et plutôt bienveillants, ressemblent à des gravures en taille-douce, au rendu assez velouté, même quand il s'agit d'absourde ce diable de Godard, qui s'était brouillé avec ses anciens amis des *Cahiers*... Toubiana y livre de fines analyses d'œuvres, comme celle de Jacques Demy, « d'une profonde noirceur sous couvert de couleurs et d'enchantements ». Il évoque aussi ses souvenirs personnels, ses rencontres avec l'« homme pressé » Claude Berri, le « suave et lucide » Ben Gazzara, ou encore Micheline Presle. Une jolie plongée dans l'histoire si bouillonnante du cinéma moderne. ■ DE. C. ► *On ne connaît pas le film que la scène des adieux*, de Serge Toubiana, Calmann-Lévy, 392 p., 21,50 €, numérique 15 €.

JEUNESSE



L'image des formes

LA PHOTOGRAPHIE peut aussi être utilisée comme une grammaire de l'éveil pour les tout-petits. Ainsi, par exemple, Laurence Le Guen offrait en 2022 un passionnant *Cent cinquante ans de photolittérature pour les enfants* (MeMo), et signalait récemment la postface de la réédition du mémorable 1, 2, 3, 4, 5. *Compter en s'amusant*, de Robert Doisneau (1955 ; MeMo, 36 pages, 20 euros). S'inscrivant dans

la même démarche, la maison d'édition Les Grandes Personnes, attentive aux artistes photographes comme François Delebecq ou Ramona Badescu, a créé en 2024 une collection pour enfants, « Kids Love Photography ». En ce printemps, deux artistes emblématiques de la maison, Ianna Andréadis et Claire Dé, s'imposent de nouveau. La première scrute la magie de la forêt – *Au fil des saisons. Histoires d'arbres et de rochers* – et joue des ombres pour décapier le regard – *L'Oie et le Chat. Histoires d'ombres* (24 pages, 11,50 euros chacun). La seconde, dont on n'a pas oublié les éblouissantes invitations à la découverte et à l'émerveillement (*A toi de jouer ! Ouvre les yeux ! Art Show* ; 2010, 2011 et 2013), publie l'enthousiasmant *Imagier des formes*. Issu d'une résidence dans deux crèches de Seine-Saint-Denis, cet imagier raconte la rencontre d'enfants de moins de 3 ans avec des formes géantes et fait de leur dialogue un irrésistible jeu dynamique et coloré. ■ PHILIPPE-JEAN CATINCHI ► *Imagier des formes*, de Claire Dé, Les Grandes Personnes, 40 p., 20 €.